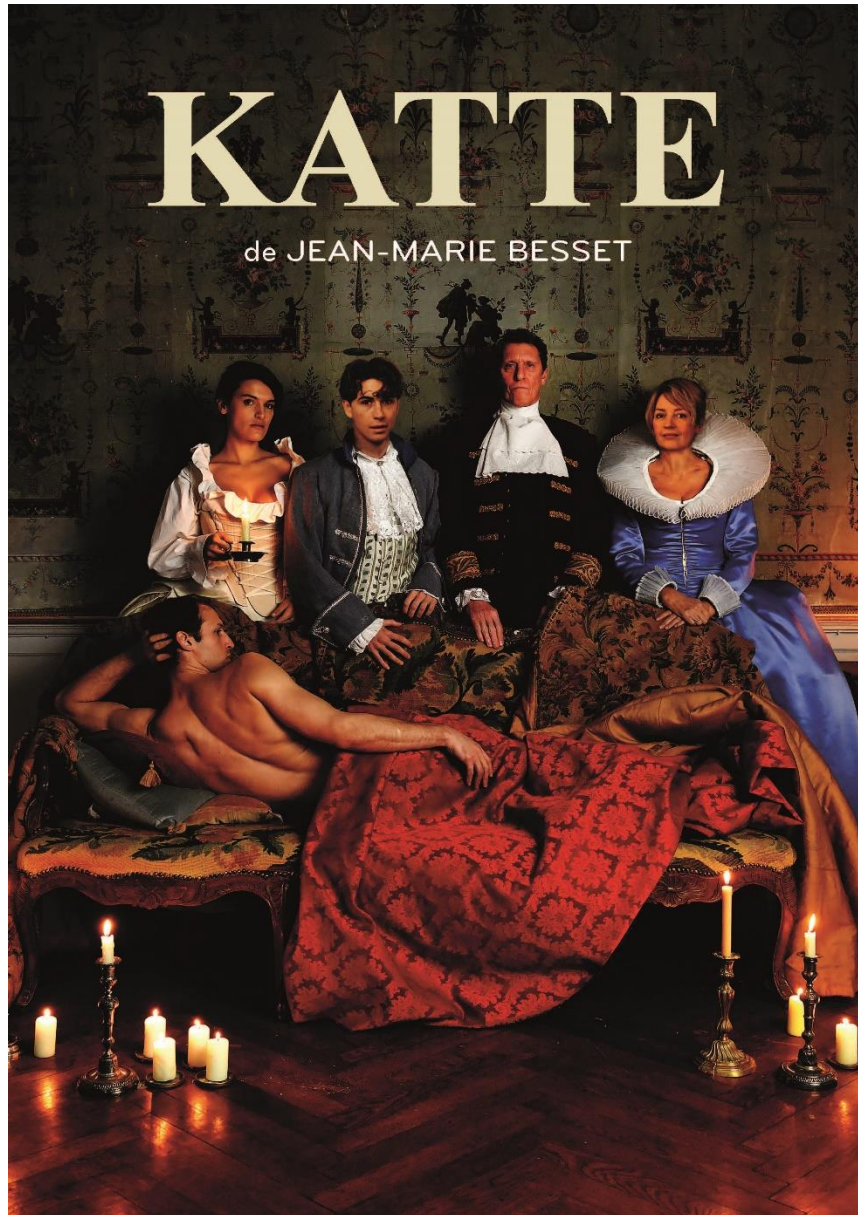


BaD
OCK

THÉÂTRE



*L'hostilité du roi de Prusse envers son fils
éclate en crise politique lorsqu'il surprend
l'amour du jeune prince pour l'officier von Katte.*

BADOCK Théâtre
La Badoque - 87, chemin de la Tour de la Badoque
11300 LIMOUX
Association loi 1901 – APE 9001Z Arts du spectacle vivant
SIRET 801 376 476 00017 – Licence d'entrepreneur de spectacles PLATESV-R-2022-000463

Une production BADOCK THEATRE

KATTE

LA TRAGEDIE DE L'AMANT DU PRINCE DE PRUSSE

Une tragédie en vers de Jean-Marie BESSET

Mise en scène de Frédérique LAZARINI

Scénographie : Régis de MARTRIN-DONOS

Lumières : Didier BRUN

Création sonore : François PEYRONY

Costumes : Emmanuel COURAU & Laurence CUCCHARINI

Avec :

Philippe Girard (le Roi)

Tom Mercier (l'officier von Katte)

VALERIAN GEAY (le Prince Frédéric)

MARIE-CHRISTINE LETORT (la Reine)

Marion Lahmer (la Princesse Mine)

Stéphane Valensi (le ministre Seckendorff, un garde)

Thomas Paulos (le Pasteur Mühler, le garde)

Diffusion : Stéphanie GAMARRA

contact@stephycom.com / 06 11 09 90 50

Attaché de presse : Pierre Cordier

pcpresse@live.fr / 06 60 20 82 77

Producteur délégué : Gilbert Désveaux

badock.theatre@gmail.com

ARGUMENT :

Royaume de Prusse, 1730. Au palais de Potsdam, le roi soldat Frédéric-Guillaume surprend l'impensable : une complicité interdite entre son fils Frédéric, le prince héritier, et l'officier Hans Hermann von Katte, lieutenant des gens d'armes de la garde du roi. L'ire du souverain est terrible. Des têtes tomberont. L'Europe entière tente d'intervenir dans cette crise intime entre un père et un fils, qui menace l'ordre politique du continent.



RESUME :

En 1730, dans le tout nouveau Royaume de Prusse et sa nouvelle capitale Berlin, le Roi Guillaume impose sa démesure martiale à tout l'état et fait régner la terreur dans sa propre famille. Ce qui fit dire plus tard à Mirabeau « La Prusse n'est pas un État qui possède une armée, c'est une armée ayant conquis une nation ».

Les choses ne pouvaient que mal aller entre un père qui ne s'intéressait qu'à la guerre et à la chasse, et un fils qui ne voulait que jouer de la flûte et lire des poètes français. Confronté à la brutalité croissante du Roi, le jeune prince Frédéric, (« On n'est pas sérieux quand on a ») 17 ans, trouve comme allié, en plus de sa sœur aînée Mine, sa confidente de toujours, un fringant officier de la garde royale, Hans-Hermann von Katte, dont il tombe amoureux.

Un jour où Frédéric a été battu et humilié publiquement par son père, il décide de s'enfuir vers la France, avec la complicité de Katte. Or le Roi fait rattraper les fugitifs, et, malgré les supplications de la Reine, de la princesse Mine, et de toutes les cours d'Europe, il fait décapiter Katte sous les yeux horrifiés de Frédéric.

Tel est l'argument de l'histoire dont Besset s'est inspiré pour renouer avec la grande tradition française d'une tragédie en alexandrins.

NOTE D'INTENTION

La pièce *Katte* est née à la confluence de deux désirs anciens, remontant à ma prime jeunesse d'homme et d'auteur dramatique.

Le premier désir avait pour origine une frustration. Celle que remarque Proust dans *La Recherche* quant à l'impossibilité pour le jeune homosexuel de trouver dans l'ensemble de la littérature le moindre modèle auquel s'identifier. Et d'être contraint à se projeter par exemple dans *Diana Vernon* amoureuse de Frank dans *le Rob Roy* de Walter Scott. Cent ans après Proust, on était réduit à lire entre les lignes des fortes amitiés masculines dépeintes par Corneille (*Polyeucte* et *Néarque*), Molière (*Philinte* et *Alceste*), ou plus tard Rostand (*Cyrano* et *Christian*), mais c'était au prix de recherches érudites, de contorsions secrètes et qui restaient sujettes à caution ou démenti. Le cinéma avait fait son aggiornamento avec *Brokeback Mountain* (2005). Il manquait décidément une grande histoire d'amour entre deux hommes dans le patrimoine théâtral.

Quand j'écrivis mon *Jean Moulin, Evangile* (2014), les deux scènes que j'y proposai à Londres entre Moulin et un jeune officier du renseignement, Gorka, suscitèrent la controverse (la bisexualité du héros de la Résistance n'étant qu'une hypothèse sans preuves) et condamnèrent la pièce à un moindre succès. Même chose précédemment pour *Le Banquet d'Auteuil* (2013), où l'attachement passionnel de Molière au jeune acteur Michel Baron, ne convainquit guère au-delà du public homosexuel.

Lorsque je tombai donc sur l'histoire incontestable de l'amour du prince Frédéric de Prusse pour l'officier Hans-Hermann Von Katte, et du martyr de ce dernier aux mains du Roi Guillaume, je sus que je tenais enfin mon grand sujet, dont la force était susceptible de toucher et de plaire à tout le monde. J'en connus bientôt les détails en me plongeant d'une part dans les *Mémoires de Frédérique Sophie Wilhelmine de Prusse, Margrave de Bareith [Bayreuth], Sœur de Frédéric-le-Grand, Ecrits de sa main*, publiés par les libraires Buisson et Delaunay en 1811, et d'autre part dans le remarquable essai biographique d'Ernest Lavisse, *La Jeunesse du grand Frédéric -La Prison-*, publié par la *Revue des Deux Mondes* en 1890. J'ai trouvé dans ces deux livres la matière de ma tragédie, et toutes ses péripéties. Comme le sujet était audacieux, voire sulfureux selon les canons classiques, il fallait le traiter dans une perfection formelle éclatante. De plus, l'action se passant dans une société aristocratique en 1730, ce milieu était propice à une certaine élévation de la langue, donc à l'alexandrin.

Le deuxième désir, justement, était d'ordre formel, et relevait d'une admiration éperdue pour le théâtre classique français. Elle remontait à mon enfance et au coffret des deux 33 tours du *Cid* de Corneille, dans la version de Jean Vilar avec Sylvia Monfort et Gérard Philipe, enregistrée au TNP en 1955. J'écoutais ces disques en boucle, et connaissais par cœur jusqu'aux intonations de Monique Chaumette et Jean Deschamps. Ces alexandrins dits par ces voix extraordinaires incantèrent les rêves de l'enfant que j'étais. Ils y allumèrent la passion du théâtre.

Plus tard, étudiant à l'ESSEC, je jouai *Alceste* dans *Le Misanthrope* de Molière, dont un commentateur a pu écrire que cette comédie était en fait la seule vraie tragédie du XVIII^e Siècle. Je connaissais ces deux pièces par cœur. Devenu depuis lors auteur dramatique, j'entretenais l'ambition secrète de relever un jour le défi, et d'écrire, à mon tour, une tragédie en cinq actes et en vers.

Alors que je jouais à ses côtés dans ma première pièce, *Villa Luco*, le grand cornélien Hubert Gignoux, qui incarnait Pétain, se désolait, en lisant mes pièces suivantes, de me voir « m'égarer dans des intrigues à la Marivaux ». Il me voulait résolument du côté de Corneille.

Et il est vrai que de pièce en pièce (Ce qui arrive et ce qu'on attend, Grande Ecole, L'Age de femme de Marie Hasparren...) je creusais mon sillon du côté de l'auteur du Triomphe de l'Amour au grand désespoir de mon ami Hubert.

2020. Voilà que j'ai 60 ans et je me crois décidément incapable d'arriver à écrire une tragédie en alexandrins. Du reste, c'était depuis longtemps jugé ridicule. Ossip Mandelstam avait prophétisé : « Je viens trop tard aux fêtes de Racine ». Les efforts du XIXe siècle n'avaient pas été concluants. Victor Hugo lui-même ne s'était-il pas détourné du vers pour écrire ses deux drames célèbres, Marie Tudor et Lucrèce Borgia, deux textes en prose ? Sans parler de Musset et de son immense Lorenzaccio, en prose aussi. Désormais, il fallait remonter à 125 ans, au Cyrano de Rostand, pour trouver un succès d'une pièce en alexandrins -certes, pas le moindre, car ce fut le plus grand triomphe du théâtre français devant Le Cid. Or, Pierre Vaneck, qui jouait une de mes premières pièces au Studio des Champs Elysées, se désolait un soir de 1990, que je puisse manifester de l'intérêt pour Rostand : « Crois-moi, me disait-il, ta Fonction que je joue, est bien supérieure à ce pudding de Cyrano ! ».

Tous et tout me décourageaient. J'essayais d'écrire Katte. En prose peut-être ? Quelques alexandrins surgirent. Le lendemain matin, je les trouvais pitoyables. Non, c'était ridicule, désuet, vain. Je jetai l'éponge. Et passai à autre chose. Je réalisai deux films, Mister Paul et La Fille et le garçon. Du temps passa.

Et puis, en août 2023, soudain, le déclic. Je me mis à écrire Katte. Page après page, ça venait, j'écrivais Katte. Oui, j'étais en train d'écrire Katte. Comme Gide à qui on demandait ce qu'il faisait et qui répondait « J'écris Paludes », je pouvais répondre : « J'écris Katte ». Je n'en revenais pas. Comme guidé par quelque nécessité impérieuse. Pour la première fois - c'était ma trentième et quelque pièce-, j'avais le sentiment étrange que je n'écrivais pas mais que je filais, que je volais, pour reconstituer un puzzle déjà posé, une œuvre déjà écrite dans le futur, dont une main invisible m'aidait à retrouver les fragments. Les mots et les rimes coulaient avec une facilité stupéfiante.

Voilà. A présent j'ai écrit Katte. Ma bonne fée d'éditrice, Jessica Nelson, a décidé de la publier aussitôt. La voici.

Si ma pièce est réussie, si on trouve quelque beauté à mes vers, quelque émotion à cette histoire, gageons que demain, c'est les jeunes filles elles-mêmes qui s'identifieront au Prince Frédéric dans sa passion pour Hans-Hermann Von Katte. Qui sait ?...

Jean-Marie Besset

(à la publication de L'Avant-Scène Théâtre)

Limoux, le 19 février 2024

**KATTE / REVUE DE PRESSE / THEATRE DE L'EEPE DE BOIS / CARTOUCHERIE
5 FEVRIER - 8 MARS 2026**

Katte : qui j'ose aimer.

Frédéric est fils du Roi-Sergent. Katte est officier prussien. Ils s'aiment. Tout l'interdit. Le roi sévit. La salle en pierre du théâtre de l'Epée de Bois accueille leur **terrible et bouleversante histoire**. Avare, brutal, jaloux, détestant les philosophes et adorant la chasse et la guerre, Frédéric-Guillaume Ier fut un despote accompli. Avant que son fils éclaire la fonction et devienne Frédéric le Grand en son havre de Sanssouci, il connut la violence patriarcale, le fouet, l'humiliation, la rage de l'absolutisme puritain et l'assassinat sous ses yeux de son amant, Hans-Hermann von Katte.

Jean-Marie Besset compose un drame romantique sur les amours interdites, fidèle à la préface d'Hernani : « Que la poésie ait la même devise que la politique : tolérance et liberté ! » Bataillon théâtral d'élite.

Frédérique Lazarini dirige **une troupe de remarquables comédiens** qui s'emparent avec conviction et aisance de ces alexandrins modernes et inattendus. Philippe Girard campe un roi de Prusse parfaitement détestable, violent dans ses attachements comme dans sa haine : il parvient, avec son évident talent, à rendre le tyran épouvantablement inquiétant. Face à lui, Odile Cohen est une reine offensée et pourtant rebelle, magnifique de force et de fragilité. Marion Lahmer offre autant de fraîcheur que de ténacité à la Princesse Mine, conseillère au grand cœur, pendant que Stéphane Valensi ministre au cœur sec, est effrayant en l'ago du Septentrion. Thomas Paulos apporte une belle humanité au prêtre chargé d'accompagner Katte vers la mort. Amours illégitimes, violence légitime. Tom Mercier et Nemo Schiffman incament les amants maudits avec brio. Ils composent des personnages subtils, vaillants et tendres, déchirés et déchirants, déterminés et désespérés, dessinant deux belles figures romantiques vaincues par la barbarie imbécile de l'homophobie.

L'élégante harmonie de la troupe est soutenue par le travail d'Emmanuel Courau et Laurence Cucchiarini aux costumes, le son de François Peyrony, les lumières de Didier Brun et la scénographie suggestive de Régis de Martrin-Donos. Frédérique Lazarini et les siens redisent avec force et émotion que l'on peut mourir pour ce qu'on est: notre époque a besoin de cette alarme.

L'OFFICIEL DES SPECTACLES, Catherine Robert, 04.02.26

Lumières luthériennes. Le futur roi de Prusse n'est encore qu'un tout jeune homme. Frédéric lit en cachette les ouvrages qui inaugurent le siècle des Lumières. Son père est une brute galonnée sadique, qui se trouve formidable sur le plan moral et éducatif. Il frappe son fils, le fouette, lui écrase les mains avec ses grosses bottes. Normal, il l'élève. Nous sommes en terre prussienne et luthérienne.

Survient Katte, un jeune fils de général, de mœurs libres et plein d'honneur, qui fait des portraits délicats de la sœur et confidente de Frédéric, la princesse Mine. Katte et Frédéric, très attirés l'un par l'autre, vont dans l'intimité franchir des caps que la morale de l'époque et les idées dynastiques réprouvent. Le roi, qui espionne tout le monde, sera mis au courant.

C'est le point de départ d'un **enchaînement tragique**, mis en alexandrins par Jean-Marie Besset, un artisan-athlète du registre Grand Siècle.

Le spectateur perçoit les échos de la tragédie et de la comédie sous Louis XIV. **Une sorte de festival d'intertextualité où l'on devine les influences de Racine, de Corneille, et de Molière**. Non seulement sur le plan de la langue, du jeu, mais aussi dans le développement de l'intrigue. Nouement et dénouement se succèdent comme à la parade. **Cette imitation du théâtre classique, qui est peut-être aussi une révolte contre l'expression orale et écrite contemporaine, a quelque chose de bluffant.** (...)

FIGARO MAGAZINE, Marin de Viry, 13.02.26

Curiosité que ce drame historique romantique entre Heinrich von Kleist (1777-1811) et Friedrich von Schiller (1759-1805) -, écrit en alexandrins d'aujourd'hui par le prolifique auteur Jean-Marie Besset.

La metteuse en scène **Frédérique Lazarini** a su en faire une sorte de conte noir aux costumes composites. Et dans l'espace dépouillé, l'impressionnante interprétation du trio central apporte au spectacle une violence de cauchemar. Pourtant tout est vrai dans cette tragédie obstinément classique en cinq actes: le brutal "Roi-Sergent" Frédéric-Guillaume de Prusse (1688-1740) tyrannise aussi sa famille... Et finit par faire décapiter l'amant présumé, Katte, de son propre fils, le prince Frédéric II, dont il refuse l'homosexualité. Philippe Girard (le roi), Nemo Schiffman (le prince), Tom Mercier (Katte) sont étonnants.

TELERAMA, Fabienne Pascaud. TT, 18.02.26

Heureux alexandrins !

Jean-Marie Besset aime l'Histoire. Depuis Villa Luco, rencontre imaginaire sur l'île d'Yeu entre de Gaulle et Pétain, sa première œuvre montée par Jacques Lassalle en 1989, jusqu'au très virtuose Duc et Pioche en 2022, en passant par le très documenté Jean Moulin, évangile en 2015, **l'écrivain, homme de culture, démontre un talent puissant et une virtuosité de style**, de gravité à fantaisie. Avec Katte, il compose en alexandrins la tragédie de l'amant du prince de Prusse. Dans la très belle salle en pierre du Théâtre de l'Épée de bois, le décor occupe harmonieusement l'espace, flatté par les lumières, comme le sont les costumes qui évoquent très bien l'époque: celle du jeune Frédéric II (1712-1786), futur correspondant de Voltaire, ici incarné par Nemo Schiffman, qui tombe amoureux d'un fringant officier, von Katte (Tom Mercier). Le terrible roi (formidable Philippe Girard) va très cruellement punir les jeunes gens. **La mise en scène de Frédérique Lazarini, très inventive et vive**, donne au spectacle une allure très plaisante et émouvante. **Une heureuse réussite.**

LA TRIBUNE Armelle Héliot 22.02 ★★★★★

Katte, en vers et pour tous.

Jean-Marie Besset, qui est un de nos meilleurs auteurs contemporains, nous offre Katte, une pièce en alexandrins. **Le travail est impressionnant.**

Une pièce en alexandrins qui flirte avec Racine, Shakespeare, et le Montherlant de La Reine morte, c'est culotté. Mais notre homme est au-dessus de cela et, rien que pour la performance, on peut aller à la Cartoucherie de Vincennes, dans ce magnifique théâtre de l'Épée de bois (...)

Jean-Marie Besset, ses amis le savent, est un champion, mieux un apôtre car c'est un authentique chrétien), de la cause homosexuelle, ce qui peut lui jouer quelques tours. A trop en faire, on peut en faire trop, et, au bout du compte, nuire à la cause. (...)

A part cela, la pièce, pensée sur des faits réels, est bien construite et on ne s'ennuie pas une seconde. Besset nous raconte l'histoire du futur Frédéric II de Prusse, fils d'un père intransigeant, cruel, évidemment homophobe, qui ne supporte pas la liaison de son jeune fils pour Katte, le brillant amant. Une chatoyante histoire d'amour qui malheureusement manque d'émotion.

Saluons vraiment néanmoins, **le formidable travail de mise en scène de Frédérique Lazarini**, qui a su incarner avec passion et violence un texte quelque peu coincé par ses alexandrins. Les comédiens, Nemo Schiffman et Marion Lahmer en tête, sont vraiment bons.

Toutes réserves dites, c'est important de soutenir ce genre de projets inhabituels. On aime ou on n'aime pas, mais *c'est du théâtre*. Et **c'est essentiel de le défendre.**

VALEURS ACTUELLES Jean-Luc Jeener 18 02 2026

Le théâtre est par excellence, bien plus que le cinéma, et mieux peut être que l'opéra, le lieu d'élection de la crise émotionnelle, et de sa résolution, vous savez ce que les anciens appelaient la catharsis. On vibre au théâtre quand le drame est bon, quand les mots sont forts, quand les comédiens sont justes. **On y vibre, on y soupire, on y ravale ses larmes.** Eh bien c'est ce qui m'est arrivé l'autre soir, en assistant bouche-bée à la tragédie Katte, de Jean-Marie Besset. (...) Je ne connais pas dans

le répertoire du théâtre classique une tragédie qui traite ouvertement de l'amour entre deux hommes, alors qu'il en existe des centaines et des milliers entre un homme et une femme bien sûr.

Jean-Marie Besset vient de combler cette lacune, tardivement, en offrant la pièce *Katte*, l'histoire vraie d'un jeune prince obligé d'assister à l'exécution publique de celui qu'il aimait plus que lui-même. La passion des deux jeunes gens s'est fracassée sur l'intraitable raideur du roi de Prusse Frédéric-Guillaume, celui que l'histoire a surnommé le « Roi-Sergent » parce qu'il avait encaserné Berlin et son royaume, avant de devenir le pire ennemi de son fils. (...)

L'admiration que voue Besset au grand répertoire classique transpire dans la perfection formelle, dans le beau relief des alexandrins de sa tragédie en cinq actes. (...)

RADIO CLASSIQUE, Franck Ferrand, 04.03.26

Katte, en vers et contre tous.

Depuis Villa Luco, en 1989, Jean-Marie Besset poursuit son chemin d'artiste loin des modes. Sa dernière pièce nous conduit en 1730, en Prusse. Et, dépaysement supplémentaire, l'ouvrage est composé en alexandrins. **Frédérique Lazarini dirige avec esprit un groupe de comédiens très doués.**

Dans la très belle salle dite « de pierre » du Théâtre de l'Épée de Bois, à la Cartoucherie, la scénographie, signée par Régis de Martrin Donos, s'inscrit harmonieusement. Elle est simple, idéale pour le jeu, très bien inscrite dans l'espace ample. Les lumières de Didier Brun ajoutent au charme et à l'élégance. Elles laissent filtrer angoisses et mystères. La musique et le son enveloppent les scènes vives, clairement définies par l'écriture de Jean-Marie Besset, et menées d'une main de maître par Frédérique Lazarini. Elle s'est emparée des situations, du texte, des personnages avec une autorité douce. Rien ne tremble ici. Mais la metteuse en scène a su inventer des détails, donner une pulsation particulière à certaines scènes. Elle fait flamber cette tragédie. Lui imprime un mouvement souple. Cette tragédie est composée en vers. Une tragédie en alexandrins. Une tragédie qui puise sa vitalité, sa modernité même, dans cette forme très particulière. Jean-Marie Besset est très cultivé, nourri de haute littérature. Il se soumet à un exercice pour lui jubilatoire. Il le fait avec un grand sérieux et une soumission stricte aux règles prosodiques. Cela donne évidemment un cachet certain à *Katte*, et pour les interprètes une base ludique, mais elle aussi très sérieuse, pour leur jeu. L'argument est concis: Frédéric-Guillaume 1er, alors « der Soldatenkönig », le roi soldat, surnommé en langue française, « le Roi-Sergent », homme d'un caractère brutal, violent, d'une virilité qui ne sait s'exprimer qu'en chasse et guerre, va punir son fils le Prince Frédéric, et l'ami et amant de ce fils, le brillant officier Hans-Hermann von Katte. **C'est bien conduit, bien construit, bien écrit.**

Saluons les comédiens à commencer par le formidable Philippe Girard, le Roi de Prusse. Sa haute stature, sa voix puissante, son goût de l'engagement, sa mobilité, sa présence, font merveille. Il croit à l'ouvrage et défend les mots de Besset avec une intelligence profonde. Avec lui, les alexandrins sonnent d'une puissance toute classique. Tout le monde n'a pas les moyens "naturellement" tragiques de l'ouvrage. Mais **chaque interprète est remarquable**. On croit à chacune, à chacun. Avec sa sensibilité, ses traits tendres ou rudes.

Odile Cohen, la Reine, aristocratique et inquiète, impose son personnage avec intelligence. Marion Lahmer, la Princesse un peu bousculée, possède la beauté grave sensuelle d'une femme qui se défend. Nemo Schiffman est le jeune Frédéric, celui qui sera plus tard l'ami de Voltaire. Jeune, il a choisi l'art. Il a bien du mal avec son père. Le comédien parvint à incarner avec nuances délicates les tourments du jeune homme. Face à lui, *Katte*. Un adulte aux décisions sans faiblesse, vis-à-vis du prince amoureux. Tom Mercier est excellent.

Le pasteur de mauvais aloi est porté par Thomas Paulos, qui semble se délecter discrètement. Enfin, il faut bien un autre méchant, un traître, en plus du père cruel. Stéphane Valensi est idéal en pervers, espion calculateur, ministre fourbe et lâche. Un très bon comédien, qui s'amuse mais ne le montre pas. **Bref *Katte* est un très bon spectacle. On en sort ému et distrait à la fois. Qui dit mieux ?**

THEATRE AU QUOTIDIEN, Armelle Héliot, 07.03.26

Katte ou la tragédie amoureuse de Frédéric II.

Au Théâtre de l'Épée de Bois, Jean-Marie Besset présente sa dernière pièce, une tragédie en cinq actes et en alexandrins, qui raconte l'amour malheureux du prince Frédéric II, contraint d'abandonner son amour à la mort en raison d'un père tyrannique et violent, Frédéric-Guillaume de Prusse, surnommé le Roi sergent. **Philippe Girard impose son impérial charisme, entouré d'une distribution parfaite, dans une mise en scène précise et juste de Frédérique Lazarini. Un spectacle à l'écriture somptueuse et au romantisme noir.**

Une leçon d'histoire. Il était une fois un monarque tyrannique et violent, Frédéric-Guillaume, qui faisait régner dans le royaume de Prusse une terreur démoniaque, allant même jusqu'à persécuter sa femme et ses enfants. Ce roi terrible aimait la Prusse, les armes, les batailles et la chasse. Or, son fils Frédéric II, qui doit lui succéder, apprécie au contraire les arts, la musique, la poésie et la philosophie française. Cerise sur le gâteau, il tombe fou amoureux d'un autre garçon, le très séduisant officier Hans-Hermann von Katte, lieutenant dans la garde du roi. La réaction du père est sans limite ; il décide de faire emprisonner son fils, ainsi que l'amant de ce dernier, avant que la tête de Katte ne tombe, au grand dam des autres nations européennes, scandalisées par cette terreur morale et physique. Philippe Girard campe un Frédéric-Guillaume plus qu'impérial, absolument terrible par son autorité cassante et sa violence délibérée. Le comédien, qui maîtrise le texte de Besset magnifiquement, impose son pouvoir martial sur tous les personnages avec l'habileté et la cruauté d'un Satan.

Des comédiens excellents Autour de Philippe Girard, les autres comédiens sont tous excellents. Nemo Schiffman, vif et puissant jeune acteur, incarne un prince Frédéric II fondu d'amour, brisé par son père, saisi d'un profond sentiment de révolte, face à Tom Mercier, qui campe avec une élégance mystérieuse et une douceur féline l'officier Katte. Il se dégage de ces deux jeunes comédiens une relation au romantisme affirmé, à la grâce intemporelle, que la mise en scène de Frédérique Lazarini, avec la complicité de Didier Brun pour la lumière et de Régis de Martin Donos pour le décor, cisèle délicatement. Odile Cohen, la Reine, et Marion Lahmer, la princesse, parées de robes superbement conçues par Emmanuel Courau et Laurence Cucchiarini, interprètent avec talent celles qui sont laissées pour compte, méprisées et violentées par le pouvoir castrateur et démoniaque du Roi. Dans le rôle du ministre Seckendorff, retors, d'une fidélité totale à son roi, Stéphane Valensi est sulfureux à souhait.

Des alexandrins pour dire la passion et l'horreur. Pour conter **cette histoire vraie**, où la passion homosexuelle se voit tuée dans l'œuf par un pouvoir sanguinaire, l'auteur Jean-Marie Besset a souhaité composer une tragédie, une vraie en cinq actes et alexandrins rimés, comme pour servir d'écrin au feu de cette passion de jeunesse. Et au désastre de sa révélation dans une société peu encline à tolérer ce type de relation, qui verra pourtant son principal héros, Frédéric II, régner en despote éclairé, mettant à profit sa culture, arts et littérature, dont de nombreux auteurs français comme Voltaire, pour diriger, administrer et unifier la nation allemande. Traumatisé par la violence récurrente de son père, il demeura conscient que ses fonctions régaliennes ne devaient pas asservir le peuple, mais au contraire assurer à ses sujets une justice plus tolérante et plus égalitaire. Cette tragédie au classicisme revendiqué, dont l'auteur s'amuse souvent à broder des traits d'humour ou de fantaisie coquine, sert ici parfaitement le propos qui est de mêler les grands événements historiques à l'intime des passions injustement sacrifiées.

ARTISTIK REZO, Hélène Kuttner

Oser l'alexandrin en 2026 relève du défi – surtout lorsqu'il s'agit de raconter une passion homosexuelle dans la Prusse de 1730.

Jean-Marie Besset s'y attaque pour narrer l'histoire tragique du jeune prince Frédéric et de l'officier Hans-Hermann von Katte, écrasés par la violence d'un père despote : le Roi-Sergent Frédéric-Guillaume. Une tragédie en vers qui fait trembler les murs. En cinq actes et en alexandrins, l'auteur convoque les codes du Grand Siècle pour raconter une histoire d'amour interdit, celle du futur Frédéric II de Prusse et de l'officier Hans-Hermann von Katte, brisée par la violence patriarcale incarnée par le Roi-Sergent Frédéric-Guillaume. Frédéric-Guillaume, campé avec puissance et panache par Philippe Girard, incarne la Loi dans ce qu'elle a de plus brutal : interdiction de la sensibilité (le prince aime les arts, la musique, la philosophie), interdiction de la féminité (il méprise son épouse et sa fille), et surtout, interdiction du désir homosexuel.

Le meurtre du désir. En faisant exécuter Katte sous les yeux de son fils, le Roi ne se contente pas de tuer un homme : il procède à une castration symbolique, cherchant à annihiler la possibilité même du désir désigné comme non conforme. Nemo Schiffman (Frédéric) et Tom Mercier (Katte) portent ce désir avec une grâce qui transcende l'époque. Leur relation, traitée avec une délicatesse qui jamais ne verse dans la pudibonderie, figure le caractère universel et intemporel de l'amour homosexuel. **La mise en scène de la si talentueuse Frédérique Lazarini, sobre et précise, évite le piège de la victimisation** : ces deux jeunes hommes sont des amants magnifiques broyés par l'Histoire. Ce romantisme noir, servi par des lumières signées Didier Brun qui sculptent les corps dans l'ombre et la clarté, rappelle que le théâtre classique a toujours été le lieu des passions interdites – on pense à Phèdre.

Les femmes, otages du même système. Odile Cohen (la Reine) et Marion Lahmer (la Princesse Mine) habitent avec justesse ces femmes prises au piège d'un ordre patriarcal implacable. **Besset raconte avec finesse que l'homophobie et la misogynie procèdent d'une même logique.** La célébration de la virilité qui cache la terreur du féminin.

Les costumes somptueux d'Emmanuel Courau et Laurence Cucchiarini finissent de soutenir cette célébration. Stéphane Valensi, formidable en ministre Seckendorff, compose un personnage ambigu – fidèle serviteur ou complice retors ? – qui en créant une zone grise raconte l'ambiguïté des êtres et des âmes. L'homosexualité n'est pas une invention contemporaine, et sa répression non plus. La pièce est un immense plaisir théâtral.

Ce qui frappe dans Katte, c'est le refus de la leçon moralisatrice. Besset n'instrumentalise pas son sujet. L'œuvre, par son classicisme assumé, déjoue les pièges du militantisme pour mieux imposer l'évidence : l'amour homosexuel a toujours existé, et il a toujours été réprimé par le pouvoirs et ses structures.

L'AUTRE SCENE, David Rofé-Sarfati, 10.02.26

Jean-Marie Besset ravive **notre plaisir à entendre du théâtre en vers.** Dans cette tragédie fiévreusement mise en scène par Frédérique Lazarini, amour impossible et tyrannie paternelle s'affrontent et les comédiens manient cette langue avec une dextérité impressionnante.

THEATREONLINE Coup de cœur de la rédaction, 12.02.26

L'EQUIPE

JEAN-MARIE BESSET

Limouxin né à Carcassonne, auteur, acteur, metteur en scène, réalisateur, Jean-Marie Besset se partage de 1986 à 1998 entre New-York où il écrit, et la France où ses pièces sont jouées.

En 1999-2000, il est directeur délégué du Théâtre de l'Atelier à Paris. En parallèle, il crée, à Limoux, avec Gilbert Désveaux le Festival NAVA.

De 2010 à 2013, il dirige le Centre Dramatique National Montpellier-Théâtre des 13 Vents.

Il est l'auteur de quelque 30 pièces de théâtre dont Villa Luco, Ce qui arrive et ce qu'on attend, Grande Ecole, Marie Hasparren, Rue de Babylone, Les Grecs, RER, Perthus. Plus récemment : Je ne veux pas me marier, Le Banquet d'Auteuil, Jean Moulin, Evangile. Il est également le traducteur et l'adaptateur de nombreux auteurs anglo-saxons : Alan Bennett, Michael Frayn, Tom Stoppard, Edward Albee, Oscar Wilde. Il reçoit le Molière de l'Adaptateur en 1999 pour Copenhague de Michael Frayn. Au cinéma, André Téchiné revisite sa pièce RER pour son film La fille du RER et Robert Salis adapte Grande Ecole. Besset écrit les dialogues de l'ultime film d'Alain Resnais Aimer Boire et Chanter. Et se lance lui-même dans la réalisation de son premier film, Mister Paul.

En 2019, il crée avec Gilbert Costes le Prix Café Beaubourg destiné à récompenser la meilleure pièce originale francophone de la saison. En 2020, son adaptation de Rouge, la pièce de John Logan, vaut au spectacle le Prix Laurent Terzieff du Syndicat de la Critique, et à son interprète Niels Arestrup le Molière du Comédien. En 2021, Jean-Marie écrit et monte Duc et Pioche (NAVA 2021) qui a remporté un vif succès pendant six mois pour la saison 2022-2023 à Paris.

Il tourne en 2022 La Fille et le Garçon avec Arielle Dombasle et Aurélien Recoing dont la sortie nationale a eu lieu en juin 2023.

En 2024, il retrouve l'écriture théâtrale avec Katte, tragédie en vers, se déroulant au Royaume de Prusse au XVIII^e siècle.

Suit en 2025, une autre tragédie de forme classique, Hélène, également publiée à l'Avant-Scène Théâtre.



FREDERIQUE LAZARINI

Metteur en scène et comédienne, Frédérique Lazarini a développé une partie de ses projets au Théâtre de La Mare au Diable à Palaiseau, avec lequel elle a gardé des liens.

Elle a créé et joué "Médée" d'Euripide en partenariat avec le Centre culturel de Sarajevo où le spectacle a été repris dans le cadre d'un festival, avec un chœur composé de jeunes comédiennes et chanteuses bosniennes et serbes.

Elle a également mis en scène (et interprété) Sugar de Joëlle Fossier, La Vie de Galilée de Brecht, La Célestine avec Bijouna et Luis Rego et Chez Mimi d'Aziz Chouaki au Vingtième Théâtre à Paris. En 2016, elle a créé à l'Artistic Théâtre sa mise en scène du Père Goriot de Balzac, puis Lucrèce Borgia de Victor Hugo à Ris-Orangis et au Théâtre 14, pièce dans laquelle elle a également tenu le rôle-titre.



En 2017, elle met en scène L'Avare avec Emmanuel Dechartre dans le rôle-titre au Théâtre 14, spectacle repris à l'Artistic Théâtre en janvier 2018. Elle a aussi écrit et mis en scène au théâtre de Passy une comédie musicale A Saint Germain des Près ! Au cinéma, elle a joué sous la direction de Jean-Charles Tacchella, Jean Sarrus, Malgosia Debowska (La Conquista, Perspectives Cannes 1989) et Bertrand Dévé (Virginia Slim). En 2009, elle tourne pour la télévision dans les films Jusqu'à l'Enfer d'après Simenon réalisé par Denis Mallevall et Obsessions réalisé par Frédéric Tellier avec Emilie Dequenne (France 2). Elle travaille régulièrement avec Anne-Marie Lazarini : La Fille de Rimbaud de Jacques Guimet, La Station Champbaudet d'Eugène Labiche, La Puissance des ténèbres de Léon Tolstoï, Mère Courage et ses enfants de Bertolt Brecht, Les Serments indiscrets de Marivaux, Chat en poche de Georges Feydeau et Audience et Vernissage de Václav Havel.

En 2020, elle rejoint le collectif des Athévains et monte tous ses spectacles avec eux : La Mégère apprivoisée de Shakespeare, Un visiteur inattendu d'Agatha Christie, Barbe Bleue d'Amélie Nothomb, Le Cid de Corneille, et Le Voyage de M. Perrichon de Labiche.

PHILIPPE GIRARD (Le Roi)

Philippe Girard a été formé à l'Ecole du Théâtre National de Chaillot par Antoine Vitez (1983-1986).

Ce maître l'a mis en scène dans Hernani et Lucrèce Borgia de V. Hugo, Le Soulier de Satin de P. Claudel, Les apprentis sorciers de Lars Kléber. Sa carrière est jalonnée par de très nombreux rôles où il a été dirigé, entre autres, par Michel Fau (Britannicus), Sébastien Bournac (La Mélancolie des Barbares), Stéphane Braunschweig (Le Misanthrope, Une Maison de Poupée, Six personnages en quête d'auteur, La Mouette) ... Sous la direction d'Olivier Py, il interprète Le soulier de satin, Orlando ou l'Impatience, Roméo et Juliette, L'Orestie, Adagio, L'Enigme Vilar... et campe un Roi Lear inoubliable dans la Cour d'honneur d'Avignon en 2015.

Lionel Courtot le met en scène dans une adaptation du livre d'André Malraux « Les Chênes qu'on abat » dans laquelle il interprète le rôle du Général de Gaulle. Michel Fau le dirige en 2020 dans Georges Dandin de Molière. Philippe est un familier du Festival NAVA à Limoux : il a été distribué en 2015 (Jean Moulin), en 2017 (C'est Fini), en 2018 (Temple) et en 2019 (Les Macchabées).

Au cinéma, il a été dirigé par A. Wajda, J-P. Rappeneau, L. Besson, J-P. Jeunet.

TOM MERCIER (*l'officier von Katte*)

Né en Israël, Tom Mercier pratique intensément le judo au point d'être sélectionné au sein de l'équipe nationale des jeunes judokas. Puis il se tourne vers le théâtre et la danse, et étudie au Yoram Levinstein Acting Studio de Tel Aviv.

En 2019, il fait des débuts remarquables au cinéma en tenant le premier rôle de *Synonymes*, de son compatriote Nadav Lapid. Ours d'Or à la Berlinale. Tom Mercier s'impose par sa présence, son charisme et son phrasé singulier. Pour sa prestation, il reçoit le prix du meilleur acteur aux Ophir Award du cinéma israélien et le prix de la révélation masculine aux Lumières de la Presse Internationale.

Il enchaîne avec la série HBO *We Are Who We Are* de Luca Guadagnino, où il joue un militaire. Sa carrière se poursuit en France, où il est désormais installé et dont il a acquis la nationalité.

On le voit au générique de la mini-série Arte *La Corde*. Dans *Ma nuit*, il campe un type loufoque qui croise la route d'une adolescente endeuillée. En 2023, il est à l'affiche de deux longs-métrages qui démontrent son inclination pour les projets singuliers. Dans l'envoûtant et énigmatique *La Bête dans la jungle*, libre adaptation d'Henry James, il joue un habitué d'une boîte de nuit qui entraîne Anaïs Demoustier dans une quête obsessionnelle. L'ambitieux *Règne animal*, lui, dépeint un monde dans lequel évoluent des mutants mi-humains, mi-animaux. Tom Mercier y apparaît méconnaissable dans la peau d'un homme-aigle qui tente d'apprivoiser sa nouvelle nature.



VALERIAN GEAY (*Le prince Frédéric*)

Valérian Geay a été formé à L'art du déplacement par les Yamakasi, avant d'obtenir son BAFA et devenir animateur sportif au sein de L'ADD Academy à Evry, en Essonne. Il a travaillé dans le milieu du spectacle en tant que cascadeur. Il a suivi une formation au Cours Florent.

Il a mis en scène « *La parade du Lion* » un seul-en-scène écrit par Boris Hirt, et présenté au théâtre de la voierie à Pully en mai 2022, ainsi qu'au Lavoir Moderne Parisien en octobre 2022. Il a joué le rôle de Colin dans une adaptation de *L'écume des jours* de Boris Vian par Claudie Russo-Pelosi, au théâtre du Lucernaire à l'été 2023.

En septembre 2022 il a intégré la promotion 2025 du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris. Il y a joué « *Les femmes Savantes* » et « *Peines d'Amour Perdues* » sous la direction de Nada Strancar en juin 2024. « *Porcherie* » et « *Calderon* » de Pier Paolo Pasolini sous la direction de Sylvain Creuzevault en octobre 2024. *Des yeux sur moi*, d'après Howard Barker, mis en scène par Lucile Rose en mai 2025. Ainsi que « *Les fragments de la forêt aujourd'hui disparue* », écrit et mis en scène par Simon Falguières, en juin 2025.

MARION LAHMER (*la Princesse Mine*)

Marion Lahmer reçoit une solide formation théâtrale. Après avoir suivi les cours Galabru, une masterclass avec Michel Fau, le cours Florent, une masterclass avec Anne Delbée, elle rejoint la classe d'interprétation de Daniel Mesguich.

En 2013, elle joue dans *Les Adolescents* de D. Coubes, puis *Les Sosies* de Jean de Rotrou. Elle est distribuée dans *Landru* et *Fantaisies* de Christian Siméon, *On purge bébé* de Feydeau, *Les Fourberies de Scapin* et *Les Femmes Savantes* de Molière.

Puis elle sera Inès dans *La Reine Morte* de Montherlant et Lili dans *Toc-Toc* de Laurent Bafie. Cerise Guy la distribue dans *Courtisanes* et *Régis* de Martrin Donos dans la tournée de Jean Moulin, *évangile* de Jean-Marie Besset.

En 2019, Aurélia Arto met seule en scène Marion Lahmer dans *Le nom sur le bout de la langue* de Pascal Quignard, réflexion sur la difficulté du langage à exprimer ce que l'on ressent. Jean-Luc Moreau la dirige, en 2023, dans la pièce de Michael Frayn, *Panique en coulisses*. Et Marion Bierry dans *Le menteur* de Corneille au Poche Montparnasse et à La Scala.



MARIE-CHRISTINE LETORT (*la Reine*)

Après des études de lettres et une maîtrise d'espagnol, Marie-Christine Letort entre au Conservatoire de Rennes puis au cours Florent. L'école est aussi un lieu de rencontres importantes : elle commence à travailler avec Jean-Luc Revol et la compagnie le TCF.

Durant plusieurs années les créations s'enchaînent et elle joue Molière, Marivaux, Lesage, Labiche mais aussi Botho Strauss et Dorothy Parker.

De nouvelles rencontres vont marquer son parcours. Jorge Lavelli la dirige dans deux pièces de Juan Mayorga, *le garçon du dernier rang* et *lettres d'amour à Staline* au théâtre de la Tempête.

Avec Philippe Torreton, elle joue la reine Elisabeth dans *Richard III*, sous la direction de Philippe Calvario, au théâtre Nanterre-Amandiers. Dans les mises en scène de Pauline Bureau et de Jean de Pange elle aborde le théâtre de Bernard-Marie Koltes, respectivement *Roberto Zucco* et *Le retour au désert*. Passage dans le théâtre contemporain américain : elle joue face à Xavier Gallais *Providence* de Neil LaBute dans une mise en scène de P.Laville. Xavier Gallais la dirigera aussi dans *Mayorana 370* d'Elisabeth Bouchaud.

Elle a également travaillé avec J.P.Tribout, J.P. Garnier, et Jean Philippe Daguerre qui l'a dirigée dans *la Chambre des Merveilles* au théâtre des Variétés. Après plusieurs créations

pour la Scène nationale d'Annecy, sous la direction de F.Berthier, elle joue aux côtés de Marie-Christine Barrault Voyage à Zurich de J.B Patricot.

Tout récemment, on a pu la voir dans " l'extraordinaire destinée de Sarah Bernhardt" de Géraldine Martineau au théâtre du Palais-Royal et en tournée (2026). Elle prête fréquemment sa voix pour ARTE, France-Culture...

On peut la voir également dans quelques séries à la télévision et au cinéma, récemment dans "Le Consentement" de Vanessa Filho

STEPHANE VALENSI (*Le ministre Seckendorff*)

Après des études de droit, Stéphane Valensi suit le cours de Jean-Laurent Cochet, puis le cours de Véra Gregg avant de poursuivre sa formation au sein de l'Atelier Andréas Voutsinas.

Comédien, il sera distribué dans de nombreuses pièces (Le Chant des chants d'H. Meschonnic, Trilogie du revoir de Botho Strauss, Le Canard sauvage d'Ibsen, Le Cid de Corneille, Comédie de Beckett...)

C'est grâce à Laurent Terzieff, qui le dirige dans Dernières Lettres de Stalingrad, qu'il rencontre Murray Schisgal, dont il traduit et met en scène plusieurs pièces inédites : 74 Georgia Avenue, Les marchands Ambulants et Le Vieux Juif au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis et Le Ministre Japonais du commerce extérieur au Théâtre 13.

Il a également mis en scène Maman revient pauvre orphelin de Jean-Claude Grumberg et Le 20 novembre de Lars Norèn.

Dans la continuité de ses mises en scène, passionné par le travail de l'acteur, le théâtre anglo-saxon et la comédie, il dirige régulièrement des stages d'interprétation. Il enregistre des fictions pour France Culture.

Il a tourné pour le cinéma dans Jeunesse de Justine Malle, pour la télévision dans Pas de bavards à la Muette de Henri Helman, La Muse de Bruxelles de Maurice Frydland ainsi que dans des courts-métrages réalisés par Myriam Aziza, Ivan Heidsieck, Paloma Veinstein, Cyril Cante.